

Gérard Cartier

L'Ombre jaune

D'Antoine Emaz¹, je n'ai qu'un seul vrai souvenir, mais vif, même si ma mémoire tend vite à se troubler. Nous l'avons rencontré en janvier 2015, Anne Segal et moi, pour un dossier de la revue *Secousse* consacré au « sens en poésie »². Il nous avait reçu chez lui, à Angers. Je revois la salle à manger où nous avons réalisé l'entretien, assis autour d'une de ces vastes tables qu'on trouvait autrefois dans les campagnes, dont il occupait le petit bout, celle des patriarches de famille, lui qui l'était si peu ; la toile cirée à carreaux (ou est-ce un effet de mon imagination, contaminée par des souvenirs personnels ?) sur laquelle il écrivait d'ordinaire et où, à côté de l'appareil enregistreur, rutilait la bouteille de *Mille Secousses* que nous avons apportée pour l'occasion – à moins que, le sachant malade, à peine sorti d'un de ces longs traitements qui le sauvaient en l'anéantissant, nous n'ayons jugé qu'il ne fallait pas, et qu'il n'ait tirée la bouteille de vin noir d'un placard de la pièce voisine, qui servait de cuisine, de garde-manger et de buanderie (« repère tranquille / de longue date sûr / quand la carcasse / vacille...³ ») –, et au fond de la salle à manger une grande baie donnant sur le jardin. C'est celui-ci, aujourd'hui, que je revois avec le plus de netteté, plus qu'Antoine Emaz lui-même : un jardin étroit mais assez long fermé de murs de tous côtés où j'ai aussitôt aperçu, encore nue en ce milieu d'hiver, serrée dans l'ombre jaune de l'après-midi, la glycine qui est l'hôte de tant de poèmes (« entre vert et jaune / la glycine hésite / pour son restant de feuilles⁴ »), un petit monde qui valait pour lui le grand, dont il tirait jour après jour la matière de ses pages, et la force d'affronter la grande fatigue qui le minait.

Après l'entretien⁵, au moment de le quitter, il nous a introduit dans une pièce assez sombre aux allures de salon et de bibliothèque. Il y avait là, sur un guéridon, deux ou trois minces volumes aux couvertures bariolées que j'ai aussitôt reconnues, non sans surprise : les aventures de Bob Morane. Il avait eu envie de se retremper dans son adolescence et les avait reçus à Noël, chinés par son épouse sur Internet, où les moindres de nos souvenirs sont stockés en attendant que nous nous décidions à les ressusciter. La confiance m'a touché. Quand tant d'autres, pour se hausser, vous entretiennent de leur lecture de Célan, ou de Heidegger, ou de Wittgenstein (l'obscurité est-elle consubstantielle à la langue allemande ?), il n'avait pas honte de se montrer tel qu'il était – tel que nous sommes tous derrière le vernis social. Je me suis alors souvenu avoir lu Bob Morane avec passion ; j'accompagnais mon père à vélo chez un bouquiniste de la rue Lakanal, à Grenoble, aujourd'hui disparu, un antre sombre tapissé de livres où, moyennant quelques francs, nous échangeons nos lectures de la semaine passée contre celles de la semaine à venir, mon père choisissant plutôt des couvertures austères, certaines d'un noir luisant comme le charbon ou d'un méchant jaune orné d'un masque, et moi – j'avais onze ou douze ans, comme Antoine Emaz, sans doute – des couvertures illustrées aux contrastes violents. Nous avons un instant comparé nos souvenirs de *L'Ombre jaune* et de *L'homme aux dents d'or*, aussi impliqués, aussi animés que si nous parlions de Reverdy ou de du Bouchet, comme nous l'avions fait peu de temps auparavant. C'est cela que j'aimais chez lui : sa simplicité, sa *vérité* en toutes circonstances, qui étaient aussi les vertus de sa poésie – mais c'est une autre histoire.

¹ Texte écrit à l'invitation de Florence Trocmé, au titre du « kaléidoscope d'images » composé en [hommage à Antoine Emaz](#), à la suite de sa disparition.

² [Quinzième Secousse](#) (mars 2015).

³ *Limite* (Tarabuste, 2016).

⁴ *Peau* (Tarabuste, 2008).

⁵ On peut [lire](#) et [écouter](#) l'entretien.